Document generated on 05/09/2025 2:42 a.m.

Horizons philosophiques

Note de lecture

Jan Bor, Errit Petersma et Jelle Kingma, *Histoire universelle de la philosophie et des philosophes*, Flammarion, 1997, 400 p.

Luc Abraham

Volume 8, Number 2, Spring 1998

Défense et illustration de la vulgarisation philosophique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/801079ar
DOI: https://doi.org/10.7202/801079ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)
1920-2954 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Abraham, L. (1998). Review of [Note de lecture / Jan Bor, Errit Petersma et Jelle Kingma, *Histoire universelle de la philosophie et des philosophes*, Flammarion, 1997, 400 p.] *Horizons philosophiques*, *8*(2), 123–128. https://doi.org/10.7202/801079ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

NOTE DE LECTURE

Jan Bor, Errit Petersma et Jelle Kingma, *Histoire universelle de la philosophie et des philosophes*, Flammarion, 1997, 400 p.

Dernière-née des ouvrages de vulgarisation philosophique à saveur encyclopédique, voici une *Histoire universelle de la philosophie et des philosophes*, publiée dès 1995, puis traduite du néerlandais deux ans plus tard pour être éditée aux Éditions Flammarion dans leur belle collection d'ouvrages de références illustrés. Écrite par une quinzaine de spécialistes européens, particulièrement néerlandais, sous la direction de Jan Bor et Errit Petersma, l'*Histoire* n'échappe malheureusement pas aux «généralités et impressions qui sont le lot des encyclopédies[1]», comme le soulignait fort justement, il y a vingt ans déjà, le professeur Yvon Gauthier. Cela étant, les auteurs de l'ouvrage énoncent clairement qu'ils ont voulu participer à cet ouvrage dans un but bien précis : présenter un panorama (le plus exhaustif possible) de l'histoire de la philosophie pour un public néophyte, donc un lectorat très large. Disons tout de suite que cet ouvrage offre peu d'intérêt pour les professeurs ou les étudiants des facultés de philosophie en ce qui concerne le contenu textuel. Par contre, l'iconographie supervisée par Jelle Kingma est assez remarquable, avec ses quatre cents illustrations qui seront appréciées tant par le grand public que par les érudits de la philosophie.

D'une belle facture, ce livre de quatre cents pages est composé de neuf chapitres et d'une bibliographie respectant la chronologie de ceux-ci, d'une table des textes cités (500 auteurs), d'un index onomastique et d'une table des illustrations. L'*Histoire* s'ouvre, comme il se doit, sur l'Antiquité gréco-latine occupant une quarantaine de pages dont sept sont accordées aux principaux pré-socratiques : Anaximandre, Pythagore, Héraclite, Parménide, Démocrite, etc. et les sophistes à qui est enfin rendue la place qui leur est due. D'ailleurs, il est intéressant de noter que la section «sophiste» ait été intégrée au chapitre pré-socratique et soit dénuée de jugements de valeur. À cet effet, les pages (quatre) consacrées à Socrate et Platon avec «leur vérité rationnelle» ne les présentent plus comme les grands triomphateurs face aux petits sophistes menteurs tels qu'ils sont habituellement présentés par bien des encyclopédies voire même des professeurs de philosophie. Dans ce même chapitre quelques pages intéressantes sont dédiées à Aristote, puis à Sénèque, à l'épicurisme et au scepticisme pour terminer sur une présentation rapide des *Énnéades* de Plotin.

1. Yvon Gauthier, «L'épistémologie française des mathématiques», *Critique*, Janvier 1978, p. 17.

Surprise, même rareté, dans une encyclopédie occidentale, le deuxième chapitre aussi important que le premier (soit quarante pages) s'attarde à l'Inde. Sont ainsi passées en revue les doctrines de la pensée philosophique indienne nous commentant : le karma, la réincarnation, la délivrance finale, la décomposition périodique et la régénération de l'univers, etc. On nous présente aussi les origines de cette pensée en commençant d'abord par un texte religieux — le plus ancien connu — c'est-à-dire les Veda, source de l'hindouisme, puis en poursuivant avec des textes plus récents de la philosophie des *Uspanishads.* Celle-ci, devenue célèbre en Occident dès le XVIIIe siècle grâce à la version persane de cinquante *Uspanishads* en latin par Anquetil Duperon, fera d'ailleurs dire plus tard à Schopenhauer que ces textes étaient «le produit de la plus haute sagesse humaine». Toujours dans ce même chapitre, treize pages sont consacrées à la philosophie bouddhique où sont évoquées les quatre nobles vérités : la précarité ou temporalité des choses, le non-soi, la théorie du vide, le rien-que-conscience, la logique bouddhique, etc. Enfin, les dix dernières pages aborderont les aspects essentiels et fondamentaux de la philosophie hindoue.

Dans le même esprit, rarement une encyclopédie occidentale accordera-t-elle une importance relative à la philosophie chinoise, ce qui est l'objet du chapitre trois. Évidemment, on retrouvera la période classique : la philosophie éthique de Confucius, ainsi que l'idéal de la primauté morale, le premier taoïsme, l'école du yin et du yang, ainsi que la synthèse de Zou Yan. Une perspective historico-philosophique de sept siècles, s'étendant du Haut-Empire jusqu'au haut Moyen Age, évoque donc le triomphe du confucianisme jusqu'au néo-taoïsme bouddhiste, âge d'or du bouddhisme chinois sur lequel se clôt cette présentation de la philosophie chinoise.

Au chapitre suivant, les auteurs abordent le Proche-Orient et tentent, de façon succincte (20 pages), de nous donner un aperçu de la philosophie islamique et de la philosophie juive en dépeignant les thèmes et caractéristiques de celles-ci. En ce qui a trait à la philosophie de l'Islam, Al-Fârâbî est la figure emblématique de l'âge d'or de la philosophie islamique; n'oublions pas que ce dernier a d'ailleurs largement commenté l'*Organon* d'Aristote. Sont également évoqués dans cette partie, les principaux philosophes de l'Orient islamique parmi lesquels Avicenne (qui a approfondi la réflexion d'Al-Fârâbî), le célèbre Averroès et, bien entendu, le principal représentant à Bagdad du scepticisme, puis, du mysticisme : Al-Ghazâlî. Or, il ne faut

pas oublier que c'est justement par ce contact avec la culture intellectuelle islamique que naquit la philosophie juive médiévale. Celle-ci connut quatre phases; la première, se développant au travers d'entretiens rabbiniques, la deuxième s'articulant autour du néo-platonisme, la troisième vit le renouveau de l'aristotélisme par le biais de Maïmonide dont l'œuvre «clôt la période où les penseurs juifs, travaillant dans un milieu islamique, écrivaient en arabe». Enfin, la quatrième phase se distingue par l'environnement chrétien dans lequel travaillent les exégètes traduisant en hébreu le corpus philosophique et scientifique greco-islamique jusque là accessible en arabe.

Au cinquième chapitre, d'emblée, une question est posée : «la philosophie du Moyen Age est-elle typiquement médiévale?» Pour répondre à cela, les auteurs réfèrent à Émile Bréhier puis au célèbre historien de la philosophie médiévale, Étienne Gilson. S'ensuit l'influence de Boèce, de Jean Scot Erigène (la méthode scolastique, l'idée d'autorité, le rôle de la logique), de St-Anselme (foi et savoir et la preuve de l'existence de Dieu), du fameux Abélard (l'éthique, la querelle des Universaux, de la volonté et l'intention.) Puis succèdent l'incontournable Saint-Thomas d'Aquin et son interprétation d'Aristote; Duns Scot et son éthique déterminée par sa conception du vouloir; enfin, Occam et ses contemporains : Buridan, Auriole, Autrecourt et Maître Eckhart perçu, quant à lui, comme «le père de la mystique spéculative allemande» termineront ce Moyen Âge encyclopédique...

Changement, bouleversement, découvertes , rejet de la culture médiévale : ainsi est présenté le XVIe siècle dans le chapitre sixième. Il est vrai que la Renaissance se posait en rupture avec les siècles précédents emprisonnés dans un obscurantisme pourfendu par l'humanisme renaissant. Celui-ci est caractérisé par ses sources d'inspiration classiques; Cicéron, Virgile mais également Jérôme et Saint-Augustin ont influencé des philosophes tels Pétrarque, pour qui la pratique de la rhétorique est intimement liée à pratique de l'éthique. Les Savonarole, Machiavel, Lulle, Nicholas de Cuse, Ficin, Pic de la Mirandole et Montaigne sont bien évidemment parmi les illustres figures de ce chapitre. Pourtant, apparaissent également des noms certes moins connus pour les néophytes — Pléthon, Pomponace, Valla, Agricola — mais néanmoins importants dans les réflexions sur la réalité, ou encore sur l'immortalité de l'âme et enfin sur la méthode scientifique qui poursuivra son inexorable progression aux XVIIe et XVIIIe siècles auxquels est consacré le septième chapitre.

«Le baroque et les Lumières», titre sous lequel s'ouvre ledit chapitre, semble vouloir donner le ton à ce que furent respectivement, selon les auteurs, les XVIIe et XVIIIe siècles. Or si les Lumières sont le traditionnel synonyme de celui-ci, il convient de nuancer l'appellation «baroque» de celui-là. Ainsi, ce terme — indiquant un goût prononcé pour le mouvement et l'ornement — se retrouve surtout dans les arts et décrit partiellement, selon nous, un siècle qui, on le sait, est incontestablement désigné comme étant par excellence la période du classicisme, c'est-à-dire l'envers même du baroque. Aussi, non seulement cette dénomination détonne-t-elle quelque peu dans son association à la philosophie dix-septièmiste, mais semble-t-elle d'autant plus incongrue que le chapitre entier est articulé autour de l'épistémologie naissante, du rationalisme, ainsi que de la philosophie politique; bref, rien que du très mesuré, à l'aune du classicisme bien sûr... Descartes occupe, il va de soi, une place de choix, suivi de Pascal — dont la pensée est survolée — puis de Spinoza. Le dix-septième siècle sera parachevé avec Leibniz à qui sont allouées plusieurs pages... Les Lumières se lèvent avec les figures clé de la philosophie politico-économique anglo-saxonne; sont ainsi passées en revue les principales théories des Hobbes, Locke, Berkeley et Hume, constructeurs de ce que l'on pourrait nommer l'empirisme britannique. La philosophie française n'est heureusement pas en reste avec ses Montesquieu, Vico, Voltaire et le grand détracteur des Lumières, Rousseau dont la devise, *Vitam* impendere vero (consacrer sa vie à la recherche de la vérité), lui faisait préférer «la réaction du cœur contre la domination de la raison» qui animait alors l'esprit même du siècle des Lumières. Chantre de l'*Aufklärung*, Kant occupe une place centrale dans ce chapitre présentant l'œuvre du maître de Königsberg comme étant «le point culminant des Lumières».

Le chapitre 9 s'attarde au XIXe siècle en commençant par l'influence de la révolution industrielle en parallèle avec les conceptions philosophiques de la Nature; la théorie de l'évolution; la conscience historique et la philosophie de l'histoire. Encore là, comment présenter en quelques lignes la vulgarisation d'un siècle si riche, si important? Un siècle déjà résumé en une quarantaine de pages au cours desquelles sont présentés l'idéalisme allemand de Fichte et Schelling, Hegel — le système, la phénoménologie de l'esprit, la logique, l'art, l'Histoire, etc. —, puis, en quelques pages succinctes, Schopenhauer et Kierkegaard — père de l'existentialisme. Leur succèdent Marx avec l'Histoire de la lutte des

classes, la philosophie française et ses représentants (Maine de Biran, Saint-Simon, Auguste Comte ainsi que la philosophie britannique qui, introduite par le biais de l'utilitarisme de Bentham, se poursuit jusqu'à Mill. Les quatre dernières pages appartiennent à Nietzsche, le philosophe «à coups de marteau», le «maître du soupçon» : c'est ainsi qu'il se nomme lui-même... Or, les réflexions philosophiques de Nietzsche produiront réellement un effet (si l'on peut parler ainsi) au XXe siècle. Ainsi, plus ce siècle arrive à son terme, plus on peut mesurer, saisir, l'importance de cette œuvre titanesque...

C'est avec la philosophie bergsonienne et le pragmatisme de Peirce et de James que s'ouvre le dernier chapitre de cette encyclopédie qui s'achèvera sur les figures de la philosophie contemporaine : Derrida et Rorty. Ici encore il est malaisé d'opérer la synthèse d'un siècle si dense par ses crises, ses guerres, ses révolutions : une ère marquée à tout jamais par l'indélébile tragédie d'Hiroshima. C'est dire si les auteurs ont dû faire un choix, comme en témoigne ce qui suit : Husserl et la phénoménologie; Frege, Russell, Whitehead, Carnap, etc., pour la recherche fondamentale et les fondements des mathématiques; Wittgenstein et le Cercle de Vienne; la philosophie analytique de Quine et Austin (particulièrement la philosophie du langage ordinaire); l'École de Francfort et la recherche sociale avec les Adorno, Marcuse, Habermas, etc.; Heidegger, Sartre, Merleau-Ponty, Lévinas, Gadamer, etc., pour l'existentialisme et l'herméneutique; la récente philosophie des sciences de Popper, Kuhn et Lakatos ... Enfin, concluons par l'époque allant du structuralisme au postmodernisme; époque correspondant à la deuxième moitié du XXe siècle, époque de l'éclatement, du multiple, du post-moderne marqué par Lacan, Barthes, Lyotard, Foucault, Althusser et Deleuze «pour qui le texte n'a pas d'image, ou de thème englobant, il n'a pas d'autorité. Le livre est une machine qui produit dans l'absurde».

La vulgarisation peut revêtir de multiples visages, de multiples formes; l'*Histoire universelle de la philosophie et des philosophes* en est un exemple, mais une œuvre en soi peut-être multiple et néanmoins garder son unité, comme l'affirmait si bien Deleuze dans *Mille Plateaux*. La vulgarisation n'est pas incompatible avec la qualité et ce serait une bien courte vue de l'esprit que de réduire, de penser et d'associer vulgarisation à l'usage aujourd'hui galvaudé de vulgaire; le vulgus, c'est avant tout le peuple, or la

volonté encyclopédiste du XVIIIe siècle ne s'inscrivait-elle pas dans l'idéal que tout être humain puisse accéder au Savoir? Ainsi, l'idée de vulgarisation est une idée démocratiquement noble; néanmoins, les consommateurs de ce savoir désormais accessible doivent fournir un travail dans la mesure où la nature même de la vulgarisation porte en elle ses propres limites...

Luc Abraham
Collège de Saint-Hyacinthe